

Le temps des cerises

Roman noir

Catarina Viti



Une démarche équitable.

Les **Editions50/50** partagent à **50/50** avec l'auteur
les revenus nets de la vente de son livre.

ISBN : 9 782959 801907

La mer est lisse comme une soie tendue entre les Roches Rouges et la Pointe Nègre. Sur la ligne d'horizon se détache la forme sombre d'un palangrier. Il y a des jours où tout est calme au-dehors, les tempêtes ne sont qu'intérieures.

Seb vient de poser un café serré sur la table — un travers de doigt que j'avale d'habitude sans sucre, d'un trait.

Pendant que j'attrape ma tasse, il avance de trois pas sur la terrasse, prend appui à l'un des poteaux de la véranda, chantonne, *mais qu'elle est belle, mais qu'elle est bleue moi ça me rend heureux*, Massilia Sound System.

Si je n'avais pas la cervelle en compote, je sourirais. Si je n'avais pas passé la nuit à compter les heures.

Pas trop le temps d'admirer le paysage, Seb. On le hèle depuis le bar ; il se décolle du poteau en sifflotant, me laisse seule avec le bleu poudre de l'horizon. Le percolateur grailonne, une voix s'élève pour un paquet de cigarettes. Me revient sur-le-champ l'envie d'en griller une, le goût de

la Lucky, de la Camel, de la Benson... ces tabacs que j'ai si longtemps fumés. J'hésite, et puis non, ce serait trop con. Je dois me ressaisir, arrêter de glisser le long de la pente. Tenir jusqu'au soir, trouver quelque part en moi la force de rallier la nuit prochaine. Je devrais y arriver, bon sang, ça doit être encore dans mes cordes.

Je me déroule le programme du jour : ouvrir le cabinet, tout préparer, pas une entorse aux habitudes ; accueillir le premier patient, huit heures ; l'écouter sans divaguer dans mes pensées, concentration ; faire mon job, deuxième patient, bonjour, tout ça, répondre au téléphone, etc. jusqu'au dernier rendez-vous de la journée.

Bien.

Pour commencer, m'arracher à l'attraction de la ligne d'horizon à peine plus grise que la mer ou le ciel, irisée.

Quitter cette chaise, passer à la caisse.

« T'as vu ça, un peu ? » me lance Seb, à peine j'entre dans son champ de vision.

J'aurais dû partir plus tôt. Ce que je me dis et je m'en veux. J'aurais dû trisser avant qu'il lui prenne la lubie de lire les gros titres du journal.

« Ouais, je lâche, c'est vache.

— S'en prendre à un vieux de cet âge...

— Attendre si longtemps pour le faire, tu veux dire ! rouscaille Josie, tout en traînant son balai

espagnol au long du bar.

— Tu devrais pas dire des trucs pareils. »

Seb la sermonne. C'est leur numéro de tous les jours. D'un côté, Josie la révoltée, toujours à prendre faits et causes pour les miséreux et les opprimés ; de l'autre, Seb avec ses thèses conformistes. Chien et chat se cherchant querelle chaque matin.

« Je dis ce que je veux, comme je veux et quand je veux, d'abord !

— Tu as bien raison, on est en république. Mais tu le dis pas ici.

— Tu te crois pour le patron ? »

Partis comme ils le sont, ils ne s'arrêteront pas de si tôt.

« Altier, c'était une grosse salope. Maintenant, il est en enfer. Grand bien lui fasse ! s'entête Josie.

— Arrête un peu tes counariées, Jo. Des fois, je me demande si tu penses avant de parler.

— Pourquoi ? Y-aurait que toi qui penses. Tu crois pas que cette grosse salope en a ruiné plus d'un ? Tu crois pas qu'il a assez porté de tort à des tas de gens ? Mais toi, bien sûr, les pauvres tu t'en cagues... t'en as que pour les pipauls.

— Zou maï, Jo. Tu vas pas me rejouer *les Misérables* ? Tu fatigues à la fin.

— Tu m'encaisses ? », je demande à Seb dès qu'il y a une pause.

Et à peine il a aligné le rendu de monnaie sur le zinc, j'empoché les pièces et je file.

*

C'est couru d'avance, ils n'auront que ce « fait divers » à la bouche : mon patron, les patients, tous. Toute la sainte journée. Personne que ce meurtre laissera de marbre. Je sais déjà ce que je vais entendre : qu'on ne s'acharne pas sur un vieillard, même si son âme est chargée comme la langue d'un ripailleur ; que cet acte est honteux. D'autres assureront qu'il a mérité ce qui lui est arrivé ou que ce n'est que justice. C'est généralement ce qu'on dit pour la mort d'un pourri. Et un pourri, Pierre Altier en avait été un beau. J'espère au fond de moi qu'il y a un enfer et que Josie a raison : qu'il y a une place pour lui dans la fosse aux concussionnaires et qu'il y est, plongé dans la poix bouillante jusqu'au cou.

*

Monsieur Zuttermann, première personne que je côtoie, mon patron. À peine installé à notre

table de travail, me pose la question que je redoutais.

« Bonjour, Louise, dites donc, c'est vraiment atroce ce qui est arrivé à Pierre Altier. Vous êtes au courant ? »

Je lui tends son mug. C'est notre moment, notre quart d'heure de réunion matinale où nous faisons le point sur le planning de la journée. Mon patron est bourré d'habitudes, il me pose toujours une question avant de se plonger dans la dégustation de son latte macchiato que je me fais un plaisir de lui préparer chaque matin, *sa parenthèse enchantée*, qu'il dit. Il n'y a pas d'homme meilleur que monsieur Zutterman.

J'attends qu'il déglutisse, espérant qu'il ne me relance pas sur l'affaire Altier.

« C'est vraiment fou d'être capable d'une telle sauvagerie. Vous êtes au courant, Louise ? Monsieur Altier...

— Oui, bien sûr, je lui fais. Et comme pour noyer l'affaire, j'ajoute : comme tout le monde, oui.

— Vous avez raison, fait-il en tournant vers lui l'agenda. On n'en sait pas grand-chose. Autant ne pas en parler. »

Comprenant qu'il veut bien enterrer le sujet, j'embraye :

« Ce matin, vous avez madame Singer à dix heures trente.

— Aïe, pitié ! Vous m'aidez, Louise, hein ? Ne me laissez pas tomber.

— Comme d'habitude, monsieur. Ne craignez rien. Je ferai diversion. »

Nous n'avons plus parlé du meurtre de Pierre Altier.

*

Monsieur Zutterman et moi sommes comme qui dirait un vieux couple. Douze ans maintenant que je travaille pour lui. Il prétend que sans moi il n'y arriverait pas. Même si ce n'est pas vrai, ça fait toujours plaisir. C'est pas tous les patrons qui sortent des choses pareilles. Je sais bien de quoi je cause, allez. Avant de répondre à son annonce, j'allais de-ci, de-là... la plupart du temps, je restais quelques mois à peine, jamais plus de deux ans au même endroit dont en principe on me virait avec pertes et fracas. Je lui dois énormément, à mon patron. Il m'a fait reprendre confiance. Avant lui, j'avais fini par me persuader que quelque chose en moi ne tournait pas rond. Maintenant, je sais que je suis capable de tenir un poste. J'en avais longtemps douté.

On me reprochait toujours d'en savoir trop ou pas assez, de trop bien faire ou de saloper un travail que n'importe quelle dindasse aurait été

capable de faire correctement. J'avais fini par me croire détraquée. Les gens ont le chic pour vous rendre fou, ma parole.

Monsieur Zuttermann compte sur moi, — avec moi, comme il rectifie lui-même chaque fois —, et je ne voudrais rien faire qui puisse le décevoir. Depuis le temps, notre duo est réglé comme du papier à musique. Le matin, j'arrive la première, je prépare le cabinet et le latte, ensuite je reçois nos patients. Quand je remarque qu'ils flippent, je leur explique les soins qu'ils vont recevoir, je les rassure. Je réponds au téléphone, prends les rendez-vous, range, astique, désinfecte... En un mot, je fais en sorte que monsieur Zuttermann puisse se concentrer sur son travail. Je chante, aussi. Rien que des vieilles chansons, surtout de Maurice Chevalier, pour les petites vieilles, comme madame Singer, qui n'ont plus toute leur tête et toujours à deux doigts de péter les plombs. Je leur chante *Le chapeau de Zozo*, ça les fait rire.

*

Un nonagénaire sauvagement agressé à son domicile

Finis les problèmes de licenciement, de délocalisation ; les crises économique, politique, climatique, sanitaire... Le meurtre d'Altier et basta, on dirait que le monde s'est réduit à ça.

J'ai appris l'info, ce matin, sur la radio locale, la seule que réussit à capter mon radioréveil. J'ai cru qu'on me braquait un projecteur de 500 watts dans la figure.

C'était à cause de ce nonagénaire que je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Je ne m'attendais pas à ce que la radio en parle si bon matin. On se figure rarement ou mal les conséquences de ses actes, autrement on ne ferait rien la plupart du temps.

La journaliste étalait sur le ton de circonstance les quelques éléments que la police lui avait transmis.

Elle avait, quant à elle, préparé une nécro dans les règles, bien tirée au cordeau, partielle autant qu'il se doit, et dont la finalité était d'affubler le crime du masque de l'abjection.

Je l'avais écouté, gorge sèche, une boule à l'estomac. Cette pourriture était partie en emportant une part de moi, de mon histoire. Lao Tseu a, paraît-il, déclaré « Si quelqu'un t'a blessé, ne cherche pas à te venger. Assieds-toi au bord de

la *rivière* et bientôt tu verras passer son cadavre ». Moi, j'avais attendu longtemps près de la rivière, et j'avais fini par donner un coup de main au destin, des fois que la loi naturelle ait perdu ses comptes. Maintenant que je le vois passer, son cadavre, j'ai l'impression qu'en définitive un ennemi mort, ça donne par-dessus tout envie de lui filer des coups de pied pour le ramener à la vie et l'obliger... mais l'obliger à quoi ? A nous dédommager, nous rendre ce qui de toute façon est perdu ? Tout ce que cette nuit blanche m'avait appris, c'est que la mort d'un ennemi n'a qu'un seul effet : effacer la dette et vous laisser seul avec la haine intacte que vous ne savez plus où poser. La mort nous prend vraiment pour des cons.

*

Même délavée comme je le suis, j'ai décidé de passer voir ma mère avant de rentrer chez moi. Je dois savoir si elle est au courant de l'affaire... Forcément. Dans son foyer-logement, à part lire le journal, les vieux ne savent que faire de leurs journées toujours trop longues et trop vides. Pour tromper l'ennui, ils parlent beaucoup, trop, se confient, deviennent poreux. Une fois qu'ils n'ont plus le moindre secret les uns pour les autres, quand ils sont transparents, ils sont alors des proies faciles, jouets des plus pervers d'entre

eux. Le temps rend les hommes fragiles, fragiles comme leur peau. Un frottement et c'est l'hématome ; un coup, la plaie. Je ne sais pas où en est maman au rayon des confidences, j'ignore même si elle a des amis à *la Falquette*, mais j'imagine facilement une grappe de harpies accrochée à ses basques.

*

Chaque fois que j'arrive au foyer-logement (qu'ils l'appellent), j'ai l'impression de changer de planète. La maison des vieux est un microcosme avec son espace entièrement balisé et sécurisé, sol antidérapant, odeur surette, sonorité Jerflex-Placoplatre et surtout, surtout son temps métronomique.

Jamais je n'aurais imaginé que ma mère viendrait attendre la fin dans un lieu pareil. Ce n'est pas ainsi que je me représentais la vie, et ce n'est certainement pas sous ce jour que mes parents me l'avaient montrée.

Mes parents... je les avais imaginés finir leur vie main dans la main. Philémon et Baucis. Mon frère et moi veillant sur eux, ensemble ou tour à tour.

Mes parents, je les avais imaginés sans âge, assis sur le banc, au soleil, dans la cour de *la Bambolina*. Ils seraient devenus aussi vieux que notre voisine *la Juive*, et même plus vieux encore.

Dans mon rêve, nous étions pour toujours les habitants de *la Bambolina* : nous, *la Juive* et son petit-fils, les Boro, les Gentil, la tribu Politelli de Mimmo et Benito au complet, les fils prenant le relais des pères à la barre du pointu la *Santa Lucia*... Je nous voyais comme une histoire ne devant jamais finir. La maison où en quelque sorte j'étais née, je croyais qu'elle était à nous, et que si elle avait été notre berceau, à mon frère, à moi, à la smala napolitaine, aux Gentil... elle devait aussi devenir notre tombeau.

*

Trois étages drapés dans un crépi ocre délavé, des volets verts branlants, *la Bambolina* m'avait vu naître et avait été mon univers jusqu'à l'âge de douze ans.

Je ne sais pas ce que je retiens en priorité de notre « maison ». Ses odeurs, peut-être. Sûrement même, car elles étaient envahissantes. Elles imprégnaient nos vêtements, nos cheveux ; elles se collaient à nous, et c'était un peu comme si on avait emporté la « maison » partout où on allait.

L'odeur de poisson. Voilà le parfum qu'on colportait, comme des mendiants les effluves de leur grabat.

[Lire la suite](#)

<http://bit.ly/4gotbPi>